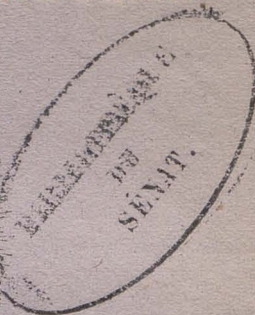
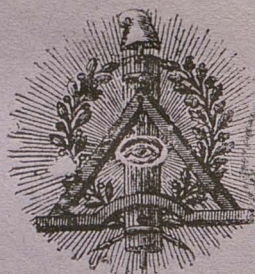


Cote 488

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



11

REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

AMOUR ET VALEUR

O U

LA GAMELLE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES

M É L É E,

DE VAUDEVILLES ET DE PANTOMIMES;

PAR LES CITOYENS M OITHEY ET BELLEMENT;

*Représentée pour la première fois à Paris , sur
le théâtre de l'Ambigu-Comique , le 28
Thermidor , An troisième de la Républi-
que , Une et Indivisible.*

Prix , 25 sous.

A P A R I S .

Chez BARBA, Libraire , rue Gît-le-cœur ,
N^o. 15.

N^o. AN TROIS DE LA RÉPUBLIQUE

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Les Citoyens et Citoyennes ,

AMBROISE , vieux laboureur ,

BOUGNOL.

ROSE , fille d'Ambroise ,

ESTHER.

SAINVILLE , jeune officier ,

JULIE PARISEL.

LA MONTAGNE ,

PICARDEAUT.

VALDOR ,

ROBERT.

UN REPRÉSENTANT DU PEUPLE ,

BRANCHU

LE GÉNÉRAL ,

STOCLEIT.

FRISSONET , niais ,

ROGER.

UN OFFICIER AUTRICHIEN.

UN OL DAT.

UN TAMBOUR.

Citoyens et Citoyennes de la Commune.

Troupes Françaises et Troupes Autrichiennes.

La Scène se passe dans un camp.

AMOUR ET VALEUR,

O U

LA GAMELLE.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un camp, on aperçoit dans le fond, des collines. L'arbre de la Liberté est placé au milieu du théâtre, le drapeau tricolor y est attaché. On aperçoit deux pièces de canon, à la seconde tente du côté droit.

Valdor et la Montagne sont à boire sur le devant de la Scène ; une sentinelle est placée près des canons ; plusieurs soldats sont répandus par groupes dans le camp. L'Orchestre exécute avant le lever du rideau plusieurs airs républicains, qui servent d'ouverture à la pièce.

VALDOR, LA MONTAGNE.

VALDOR.

Eh bien ! mon cher la Montagne, cette journée sera-t-elle aussi chaude que celle d'hier ? Ah morbleu ! les Autrichiens s'en souviendront.

LA MONTAGNE.

Oui, nous leur donnons des leçons assez fortes ; il fa

ma foi qu'ils soient incorrigibles. Il semble qu'ils prennent plaisir à se faire tuer, et pour qui? pour un *roi*, pour un tyran.

Air : La liberté doit rejeter.

Voyez quelle imbécillité,
Se battre pour une couronne;
Soutenir avec cruauté;
Les intérêts d'une personne,
Pour un tyran fier, inhumain,
Ces insensés perdent la vie;
Mais le soldat républicain
Ne la perd que pour sa patrie. (bis.)

(Ils repètent les deux derniers vers.)

V A L D O R.

Ne désespérons de rien, l'aspect d'un peuple libre est capable d'opérer de grands prodiges.

Même air.

Ces soldats, que nous combattons,
Que nous traitons de race impure,
Comme nous un jour sentiront
Qu'ils sont enfans de la nature:
Les peuples reprendront leurs droits,
Ils briseront leur esclavage,
Et dans peu de tems, à nos loix
L'univers viendra rendre hommage.

L'erreur n'a qu'un tems et la vérité est immortelle. Si nous sommes obligés aujourd'hui d'annoncer son règne à coups de canon, il viendra un moment où nous aurons moins de peine à nous faire entendre. Pour moi, je plains ces malheureux que leurs maîtres nous forcent de combattre, et je voudrais pouvoir dire à ces peuples esclaves:

Air: Va, va, mon Pere, je te jure.

O vous, qu'une injuste puissance
 Retenoit dans des fers honteux,
 Remettez-vous dans la balance,
 L'Egalité nous rend heureux! (bis.)
 Un gouvernement monarchique
 Long-tems a causé vos douleurs;
 Vous goûterez mille douceurs
 Sous les soins de la République. (bis.)

LA MONTAGNE.

C'est bien dit. Buvez à leur prochaine conversion,

VALDOR.

De tout mon cœur. (*ils boirent.*)

SCÈNE II.

LA MONTAGNE, VALDOR, SAINVILLE.

VALDOR.

Ah! voilà notre ami Sainville.

SAINVILLE, avec légèreté, (1):

Bon jour, mes camarades! Ah morbleu je viens de voir
 un ennemi plus terrible pour moi que les Autrichiens.

LA MONTAGNE.

Comment?

SAINVILLE.

Oui, les deux plus jolis yeux bruns que j'aie vus de ma
 vie, d'honneur, ils m'ont terrassé.

(1). Ce rôle est joué par la citoyenne Julie Pariset, avec
 beaucoup de grace et d'intelligence.

LA G A M E L L E ,

V A L D O R .

Comment ! tu penses aux filles dans la situation où nous sommes ? Presque d'heure en heure aux prises avec l'ennemi ; il me semble que ce moment n'est guère fait pour inspirer de l'amour . . .

S A I N V I L L E .

A vous , qui raisonnez comme des *Catons* ; mais pour moi , dont la morale est de profiter de la vie , je veux la semer de fleurs et prévenir l'instant où la mort viendra m'enlever au plaisir. Je puis être tué demain , aujourd'hui même , et dans les momens où l'ennemi nous donne du relâche , la tendresse fait mon unique occupation. La valeur et l'amour , voilà mes guides. Du Français tel est le caractère , intrépide guerrier , amant fidèle , il sait vaincre son ennemi et chanter sa maîtresse.

V A L D O R .

L'on voit bien que Paris fut ton berceau.

S A I N V I L L E .

S'il le fut de l'amour , souviens-toi qu'il l'est aussi de la liberté.

Air : Dans le cœur d'une infidelle.

Le berceau de la tendresse ,

J'en conviens est à Paris.

On y chante , avec ivresse ,

Sa maîtresse et son pays.

A douce amie !

Un François qui fait la cour ,

Au premier son du tambour ,

Quitte l'amour

[Pour sa Patrie.

T'ai vu le courage de mes concitoyens , j'ai vu leur en-

thousiasme. Combien ils sont honteux d'avoir été dupes si long-tems de ceux que nous nommions nos chefs, et qui n'étoient que nos assassins; leur affreuse politique nous désunissoit, la douce égalité nous a réunis. (*Il apperçoit Rose.*) Mais tiens, vois-tu la charmante fille.

V A L D O R.

Ah! ah! mais il n'a pas mauvais goût.

S C E N E III.

LES PRÉCÉDENS, ROSE, *dans le fond du Théâtre, un panier couvert à la main : Sainville court après elle et veut l'entraîner sur l'avant-scène.*

Air : *La danse n'est pas ce que j'aime.*

S A I N V I L L E.

Où va donc la belle Rosette ?

R O S E.

Citoyen, je n'vais pas par là,
Mon pere après me grondera.

S A I N V I L L E.

Un mot, ma charmante brunete,
Vous me faites tourner la tête....

R O S E.

Si c'est ben vrai c'que vous dites là,
Je n'vois qu'un seul remede à ça.

Elle l'amene sur le devant de la Scène.

Tenez-vous ben là,

Moi je m'en vas,

Et ne la retournez pas.

(Elle se saure, Sainville court après elle et la ramène une seconde fois.)

SAINVILLE.

Que de grâces ! Quelle aimable ingénuité !

ROSE.

Mais laissez-moi donc.

SAINVILLE.

« C'est en vain que vous voulez fuir sans m'accorder un baiser ; c'est la récompense que l'amour réserve aux guerriers, c'est le prix du courage que nous mettons à vous défendre, il nous faut un gage de reconnaissance... Vous rougissez ! La pudeur doit-elle trembler avec ses défenseurs ? Je suis Français et ce nom doit vous répondre de la pureté de mes intentions, je connois vos droits, et je réclame les miens.

ROSE.

« Vous suivez, en nous défendant, les loix de l'honneur ; laissez-moi remplir celles de la nature. Un père infirme attend de moi ces légers secours que je viens de chercher à la commune voisine, ne m'arrêtez pas.

VALDOR.

Eh ! Quoi ! C'est pour un vieillard que vous vous hazardez seule à traverser notre camp ? Ce motif est trop beau pour en retarder les effets.

ROSE.

Je ne hasarde rien, lorsque je suis avec mes compatriotes.

SAINVILLE.

Voilà encore une de ces réponses qui me transportent : c'est me piquer d'honneur et je suis le premier maintenant à vous engager de retourner promptement auprès de votre père. Et pour satisfaire à la fois l'amour et la nature, laissez-moi donc vous donner un baiser que vous lui rendrez en arrivant.

COMÉDIE.

ROSE.

Mais finissez, finissez donc.

SAINVILLE.

Oh parbleu, je n'aurai pas un refus pour un seul baiser
que je demande. *(il l'embrasse.)*

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER général

L'OFFICIER général.

Arrête, jeune homme ; que fais-tu ?

SAINVILLE.

Mon général, je l'embrasse,

L'OFFICIER, *(à Rose.)*

Citoyenne, poursuivez votre chemin et n'ayez nulle
crainte : mon devoir est de réprimer la licence, êtes-vous
de loin d'ici ?

ROSE.

Non, citoyen ; cette première maison est la nôtre.

SAINVILLE *(à part)*

Bon, je m'en souviendrai.

ROSE.

Je viens de chercher ces fruits pour mon père ;

L'OFFICIER.

Portez-les lui, et soyez sans inquiétude.

(Rose sort.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS *hormis ROSE.*

L'OFFICIER *à Sainville.*

Quelle idée, citoyen, donneras-tu des troupes Françaises,
si l'innocence peut craindre de tes entreprises ?

B

LA G A M E L L E,
S A I N V I L L E.

Général, l'innocence n'a rien à craindre avec moi, je vois une fille jolie, je cours après elle pour le lui dire, je lui demande un baiser, elle me le refuse, et après l'avoir demandé vingt fois je le prends et c'est le seul larcin que je lui ai fait.

L'OFFICIER.

Il faut de la circonspection.

S A I N V I L L E.

Je n'en ai pas manqué.

LA M O N T A G N E.

Nous lui devons cette justice; c'est avec beaucoup d'honnêteté qu'il lui demandoit cette légère faveur.

L'OFFICIER.

N'en parlons plus. Mes amis, il faut nous attendre à une visite de la part des Autrichiens; j'ai su qu'ils se disposent à nous attaquer.

LA M O N T A G N E.

Ah, morbleu! qu'ils y viennent.

V A L D O R.

Nous leur ferons le plus de politesse que nous pourrons; ils ne se plaindront pas de notre incivilité, car hier nous les avons encore salués de la bonne manière.

S A I N V I L L E.

Mon général, je te promets, foi de soldat républicain, que je ne penserai sérieusement à mon amour, que lorsque nos ennemis seront chassés de ces environs.

L'OFFICIER.

Je crois à ton serment.

S A I N V I L L E.

Tu peux y croire; un bon républicain n'en fit jamais de faux,

COMÉDIE.

11

Air : *Ah comme il ment.*

Quand le roi George est en démence ,
Qu'il ditchez lui, qu'il veut en France
Remetre en place un parlement....

Ah comme il ment,

Ah comme il ment (bis)

Nous, qui jurons par la patrie ,
D'exterminer la tyrannie ,
Amis nous tiendrons ce serment.

(*Ils reprennent en chœur.*)

L'OFFICIER.

Toutes nos batteries sont disposées, nos armes en bon état
et la journée de demain sera sans doute *avantageuse* à la
République; car si nous ne sommes pas attaqués aujourd'hui
nous attaquerons demain, c'est l'avis du conseil.

V ALDOR.

Et cet avis est excellent. Ah! messieurs les pandours vous
ne voulez pas être libres, et vous voulez nous empêcher
de l'être !.. C'est ce qu'il faudra voir.

L'OFFICIER.

Mes amis, j'aime à vous voir dans ces dispositions. La Ré-
publique nous a confié le soin de sa gloire, il faut la faire
admirer aux autres peuples, il faut forcer le genre humain
à briser ses fers et à abhorrer le nom de roi.

SAINVILLE.

Leur règne va finir: toute la France est debout pour
vaincre leur orgueil et venger leurs crimes.

Air : *Nous ne reconnaissons.*

Où le sceptre est brisé : plus de joug monarchique ,
Nos cœurs sont désormais tous à la République.

D'un plaisir pur et doux on se sent transporté

Quand on parle de liberté (bis)

L'esprit républicain vivement se propage :

Entendez-vous chanter , au français de tout âge :

B 2

LA G A M E L L E,

Nous ne reconnoissons, en détestant les rois
Que l'amour des vertus et l'empire des loix.

(ils reprennent en chœur.)

L'OFFICIER.

Tu chantes la liberté avec enthousiasme, je ne doute pas que tu n'en sois long-tems le soutien, défends les loix de ton pays, et après avoir rempli glorieusement ta tâche de citoyen français, tu rendras à la beauté l'hommage que tu lui dois.

S A I N V I L L E.

Air : *du vaudeville*, AU RETOUR.

Pourrois tu donc me faire un crime,
D'adorer un sexe enchanteur ?
N'est-ce pas lui qui nous anime,
Lui qui conduit notre valeur ?
Tel fut de Mars le caractère,
Je veux imiter ses vertus ;
Il étoit terrible à la guerre,
Et joyeux auprès de Vénus. (Lis)

L A M O N T A G N E à l'officier.

Depuis huit jours qu'il est avec nous, il s'est montré ardent patriote et courageux. C'est lui, qui le premier, a franchi hier cette redoute que nous avons enlevée aux Autrichiens ; il a fait des prodiges.

S A I N V I L L E.

Votre estime, mes amis, est beaucoup pour moi ; mais c'est affoiblir mon action que de la trop louer. Nous défendons tous la même cause, nous avons tous le même cœur, et il n'y a point de mérite à remplir son devoir.

Air : *on compteroit les diamans :*

Par des éloges trop flatteurs,
D'orgueil faut-il gonfler les hommes ?
Trop d'erreurs causent des malheurs,

Surtout dans le siècle où nous sommes ;
On ne doit louer selon moi ,
Que celui qui passe sa vie ,
A suivre et défendre la loi ,
Et qui périt pour sa patrie.

L'OFFICIER.

Tu as raison , mais le courage doit toujours être honoré ,
et le suffrage de tes camarades est ton plus beau triomphe.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS UN SOLDAT.

LE SOLDAT A L'OFFICIER.

Mon général , nous avons été aux observations , et il n'y a pas d'apparence que les Autrichiens nous attaquent aujourd'hui ; l'on croit même qu'ils songent à lever le camp cette nuit.

LA MONTAGNE.

Il faut les prévenir.

Tous (*excepté l'officier.*)

Oui , oui ! il faut les prévenir.

L'OFFICIER.

Un moment , mes amis , modérez cette ardeur. Si votre devoir est de prodiguer votre sang pour la patrie , le mien est de le lui conserver. Ce poste n'est pas assez avantageux pour que je hazarde la vie de nos braves soldats , ménageons-nous pour une occasion plus belle , je vous l'ai déjà dit ; l'avis du conseil est de n'attaquer que demain , ce délai n'est pas long , surveillons jusqu'à ce tems les manœuvres de nos ennemis , et ne nous laissons pas surprendre ; c'est par de telles imprudences que de perfides généraux ont sacrifié la vie de leurs concitoyens.

SCENE VII.

LES MÊMES UN TAMBOUR
LE TAMBOUR.

Le Représentant du Peuple te demande.

L'OFFICIER.

Je me rends près de lui. De la prudence, mes camarades, du courage, et tout ira bien. (*il sort.*)

SCENE VIII.

VALDOR, LA MONTAGNE, SAINVILLE.
SAINVILLE.

Je vois que Messieurs les Autrichiens, me laisseront le loisir d'épier ma jeune Rosette. Oh ça, mes amis! avouez qu'elle est charmante.

VALDOR.

T'y voila encore! mais dis-moi donc, Sainville, où as-tu fait cette conquête?

LA MONTAGNE.

Ah conquête!... Tout doux, elle ne me paroissoit pas fort disposée à l'entendre.

SAINVILLE.

Parce que je n'ai pas encore eu le tems de la rassurer sur mes intentions; mais une autre occasion me sera sans doute plus favorable.

VALDOR.

Je te vois filer ici une intrigue amoureuse, mais elle ne ne sera pas de longue durée, car nous ne pouvons pas rester long-tems dans cet endroit; et d'ailleurs le métier que tu fais ne déterminera pas beaucoup de filles à t'épouser à moins qu'elles ne veuillent courir les risques d'un prompt veuvage.

COMÉDIE.
SAINVILLE.

15

Et la gloire d'épouser un défenseur de son pays ! comptes-tu cela pour rien ?

VALDOR.

Comment épouser ?... Toi ! Sainville ? former des nœuds éternels ? Voilà une résolution à laquelle je ne m'attendois pas.

SAINVILLE.

Et pourquoi donc ? Je suis riche ; en épousant ma charmante Rosette , je rends un double service à ma Patrie ; en défendant sa liberté , et en partageant ma richesse avec une famille , dont la probité seule a causé les malheurs , je suis instruit de l'honnêteté de ces bonnes gens : Quand l'indigence est jointe à la vertu , la secourir est le plus beau devoir d'un Republicain. Celui que la fortune a favorisé , et qui n'éprouve pas le plaisir de faire du bien à ses semblables , est indigne de porter le nom d'homme.

Air , la parole.

Quoi ! Pourrois-je voir sans frémir ,
La beauté , la vertu souffrante ?
Pour moi c'est un double plaisir ,
Que de rendre riche une amante ;
Oui , secourir l'humanité ,
Quoique l'avarice en murmure ,
C'est le devoir le plus sacré ;
De l'ami de la Liberté ,
Qui nous l'a dicté ?
Qui nous l'a dicté ?...
La nature. (bis)

VALDOR.

Fort bien Sainville.

SAINVILLE.

Jadis je n'aurois pu donner ma main à celle qui ne m'auroit apporté pour dot que des vertus et des attraits , mais

aujourd'hui, que les abus ont disparu devant le génie de la Liberté; je puis, sans crainte d'être blâmé, suivre l'impulsion de mon cœur.

V A L D O R.

Mais cela devient sérieux. Je croyois, moi, que ce n'étoit qu'un caprice du moment.

S A I N V I L L E.

Un caprice ! Tu te trompes, Valdor, Sainville est incapable de porter le trouble dans une famille honnête. Dès le premier moment, j'ai jugé celle que j'aime, sa beauté a fait naître mon amour, sa modestie en a réglé les mouvemens.

Air, Aussitôt que je t'apperois.

J'ai fait l'aveu de mon amour
A celle que j'adore.
Si je la retrouve en ce jour,
Je veux lui dire encore :
Pour t'assurer de mon ardeur,
Je t'offre ma main et mon cœur,
Rosette, (bis) fera mon bonheur.
Et sans chercher d'autre mystère,
Nous irons tout dire à son père,
Et si, comme je croi,
Et si, comme je croi,
Il consent à tout, sur ma foi,
De l'himen, en suivant la loi,
Tous les plaisirs seront pour moi. (Bis)

L A M O N T A G N É.

Voilà un amour terrible, et auquel il n'y a pas d'autre remède que le mariage. Oh ça, mon pauvre Sainville dans toute cette intrigue amoureuse, ne va pas perdre la tête au moins; car nous avons besoin de toute notre raison, pour combattre nos ennemis.

COMÉDIE.
SAINVILLE.

17

Sois tranquille , je connois les devoirs d'un Républicain et j'en conserverai toujours le caractère; L'Amour ne s'emparera jamais de mon cœur aux dépens de ma raison , et l'ardeur de terrasser nos ennemis l'emportera sur tout autre sentiment. Mais voici l'heure du diner , je vais voir à ma compagnie ce qui se passe et prendre des forces pour bien battre l'ennemi , quand l'occasion s'en présentera.

LA MONTAGNE.

Je crois que nous allons bientôt en faire autant.

SAINVILLE.

Au revoir , mes amis.

VALDOR.

Sans adieu , Camarade.

SCÈNE IX.

VALDOR, LA MONTAGNE.

VALDOR.

C'est un bon garçon que Sainville , il est aimé de tout le bataillon.

LA MONTAGNE.

Il le mérite ; ardent patriote , courageux guerrier , il réunit aux vertus d'un soldat toutes les qualités d'un homme sensible.

VALDOR.

Mais j'aperçois notre ami Frissonnet , le plus brave de notre compagnie.

SCÈNE X.

LA MONTAGNE, VALDOR, FRISSONNET.

FRISSONNET.

Je crois que nous serons tranquilles aujourd'hui , mais pour hier , j'ai eu une fameuse peur.

G.

LA G A M E L L E ,

V A L D O R .

Te voila donc, Frissonet ? Ah parbleu il faut que je te fasse compliment de ta bravoure.

F R I S S O N E T .

Finissez donc vous , vous voulez rire.

V A L D O R , (*le prenant par le bras et le menant brusquement sur l'avant scène.*)

Eh non te dis-je ; viens avec moi.

F R I S S O N E T .

Je n'ai pas le tems ; il faut que j'aie nettoyer mon fusil.

V A L D O R .

Ce n'est pas le feu du dernier combat qu'il a gâté. Vns, te dis-je.

F R I S S O N E T .

Mais laissez-moi donc.

V A L D O R .

Air : *eh ventrebleu que de Façons*

Eh ventrebleu que de Façon

Je vais te faire aller de force.

F R I S S O N E T .

Vous m'avez fait mal au talon

Ca pourroit ben être une entorse.

V A L D O R .

Viens toujours, l'on te guérira.

F R I S S O N E T .

Ne m'fais donc pas aller comme ça ,

Ca ne vaut rien (bis)

Savez-vous bien

Que de maltraiter un citoyen.

V A L D O R .

Comment tu te caches quand tu vois l'ennemi ? crains que je te fasse arrêter. (*A la Montagne.*) tu ne sais pas où "

étoit hier pendant que nous faisons danser la carmagnole à *messieurs* les autrichiens : je l'ai trouvé caché derrière un monceau de Carotte ; il y trembloit de toutes ses forces.

LA MONTAGNE.

Tu trembles devant l'ennemi ? Tu n'es donc pas Français ?

FRISSET.

Oh que si fait ! Mais c'est que je ne suis encore accoutumé à tout ce vacarme là , moi.

VALDOR.

Allons , une autre fois il sera plus courageux , il faut espérer qu'aujourd'hui nous aurons encore un petit divertissement , et nous lui pardonnerons ce premier mouvement de frayeur , à condition qu'il sera des nôtres.

FRISSET.

Vous appelez cela un petit divertissement ? (*A part*) Ah ! que ne suis-je encore chez mon oncle le procureur ?

VALDOR.

Que parle-t-il de procureur ? Est-ce que tu serois de cette clique ?

FRISSET.

Oh mon dieu non ; c'est mon oncle qu'étoit procureur au ci-devant bailliage d'Amiens.

VALDOR.

Voilà un titre bien recommandable. Et tu aimerois mieux tenir une plume que porter un fusil.

FRISSET.

C'est plus léger. Et puis ces mandits fusils ça vous tue un homme , sans qu'il ait le tems de se reconnoître. Oh quelle infernale invention !

Air : *comme je surprendrai tout le monde.*

Ces gros Canons font un tapage

Que c'est ni plus ni moins qu'les enfers.

LA G A M E L L E,

Tous ces fusils font un ravage
 Qui vous r'tourne l'ame à l'envers
 Encor dans c'te bagarre
 Si tout ça crioit gare ;
 Ça f'roit qu'on auroit l'soin
 De s'mettre au loin :
 Mais au milieu de c'tintamare
 Qu'est c'qui pourroit s'attendre à ça.
 Un boulet, oui dà !
 Sans dire ot'toi d'là
 S'en vient tout comm' ça
 Vous renverser là
 Oui dà ! Oui dà ! Oui dà !

(*Il parle.*) Aussi vous verrez qu'un jour à venir on ne se servira plus ni de vos Canons, ni d vos fusils, ni d vos sabres, enfin de tout c'qui fait du mal, et ça fra que :

Personne, personne

Personne ne se tuera.

V A L D O R.

Vas, vas, il n'y a que le premier pas qui coûte : tu me suivras lorsque nous nous battrons. Je veux que tu prennes part à la première victoire que nous remporterons.

F R I S S O N E T.

Vous êtes ben honnêtes.

L A M O N T A G N E.

Tu ne sens donc pas le plaisir qu'on a de brûler la moustache à ces vilains pandours ? Je veux te donner cette petite satisfaction.

F R I S S O N E T.

Mais s'ils alloient me brûler les miennes,

V A L D O R.

C'est ce qui pourroit fort bien arriver.

F R I S S O N E T.

Ca ne laisse pas que d'être encourageant,

LA MONTAGNE.

Ne crains rien, tu suivras la Montagne, il t'apprendra à vaincre.

FRISSONET.

Il ne faut pas vous imaginer que j'aye peur, au moins?

VALDOR.

Oh cela ne s'apperçoit pas.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS.

SAINVILLE, (*arrivant avec précipitation.*)

Mes amis, plusieurs de nos soldats, par l'ordre du général, ont visité les hanteurs, ils se sont apperçus que dans le camp ennemi il y avoit beaucoup d'agitation. Il faut nous tenir sur nos gardes, ou je me trompe fort, ou nous allons être attaqués.

Frisonnet veut fuir.

VALDOR.

Où vas-tu donc si vite?

FRISSONET.

Avertir le commandant.

VALDOR.

Ce n'est pas là ton affaire. Tu sais que tu ne dois point me quitter d'aujourd'hui, je veux être ton compagnon d'armes, et te faire voir comment il faut rosser ces fiers autrichiens.

FRISSONET.

Je n'ai jamais rossé personne.

SAINVILLE.

Comment! tu refuseois de partager nos dangers et notre gloire?

LA GAMELLE,

FRISSONET.

Je ne dis pas ça; Mais c'est que je suis pascifique, moi. J'aimerois mieux qu'on arrangeât tout cela à l'amiable.

SAINVILLE.

Tu vas nous suivre, et tu verras que nos canons les traiterons d'une bonne manière.

FRISSONET. (*à part*)

Il n'y a pas à reculer, il faut que j'y aille.

VALDOR.

Allons, allons, console-toi, voilà le diner, cela te donnera des forces.

Tous les soldats entrent sur le théâtre et se disposent par groupes.

Une gamelle, portée par deux soldats, traverse le théâtre. Frissonnet la suit en dansant: tous chantent le refrain de la gamelle. A cet instant un officier, l'épée à la main descend de la Montagne et parcourt le théâtre, en criant:

Aux armes! Aux armes! (Ce cri est répété par tous les soldats. Frissonnet fuit vers l'avant-scène et tremble de tout son corps.)

FRISSONET.

Ah! ces mandits autrichiens! ils ne nous laisseront pas diner.

(On bat la générale, les canonniers vont à leur poste. L'officier général, qui a déjà paru met sa troupe en ordre deux pièces de canon précédent la marche.)

VALDOR, à Frissonnet.

Suis-nous; tu vas voir de près ceux qui te font tant de peur.

FRISSONET.

Ah mon dieu, mon dieu, qu'est ce que je vais devenir!

VALDOR.

Tu vas quitter ta sottise frageur, et prendre le courage d'un soldat Français.

(Ils se mettent tous dans les rangs. Les tambours se placent à la tête de la troupe, battent le pas de charge, l'armée défile.)

FIN DU PREMIER ACTE.

SCENES PANTOMIMES

DE L'ENTR'ACTE.

SCENE PREMIERE.

On entend au loin le bruit de l'artillerie, des paysans, des femmes, des enfans se sauvent, et traversent le théâtre.

SCENE II.

Deux villageois emportent leurs effets, ils ne savent comment les soustraire au pillage des Autrichiens : l'un d'eux aperçoit dans le fond du théâtre, une espee de caverne, il la visite et fait entendre à son camarade que la leur butin sera en sûreté, ils vont l'y porter; ils roulent une grosse pierre pour cacher l'entrée de cet endroit. Ils reviennent sur l'avant-scène se féliciter d'avoir mis à couvert leurs effets les plus précieux. Pendant cette scène l'on voit sortir des flammes qui supposent un incendie dans le village.

SCENE III.

Une femme échevelée fait deux Autrichiens qui la poursuivent. Elle se jette dans les bras des deux villageois, qui n'étant point armés, ne peuvent la défendre; ils parviennent cependant à se soustraire aux poursuites des soldats.

SCENE IV.

Les Autrichiens rient de la peur de ces bonnes gens; l'un d'eux aperçoit le drapeau tricolor qui flotte au haut de l'arbre de la liberté, il fait entendre à son camarade qu'il faut y substituer celui qu'il tient à sa main, qui est aux armes de l'Empire. L'un d'eux monte sur l'arbre, arrache le drapeau national et plante à sa place le drapeau

autrichien. Ils viennent sur l'avant-scène et se mettent en devoir de briser l'étendard de la Liberté.

SCÈNE V.

Un Officier François les aperçoit, il fond avec impétuosité sur le drapeau que les deux soldats tiennent chacun de leur côté; après une lutte vive entre l'officier qui tient le drapeau par le milieu, ce dernier parvient à renverser les deux soldats par une forte secousse et enlève l'étendard. Il monte sur l'arbre, arrache le drapeau autrichien et remet à sa place celui aux trois couleurs.

SCÈNE VI.

Des Autrichiens arrivent avec, des flambeaux avec lesquels ils ont incendié le village. L'un d'eux veut mettre le feu à l'arbre de la liberté; tandis qu'il s'approche, Frissonnet paroît le sabre à la main, il s'appuie à l'arbre de la Liberté, qu'il défend contre cette troupe. Des François arrivent, il se fait une mêlée; les Autrichiens sont chassés. Frissonnet se bat sur l'avant-scène avec un pandour, il parvient à tuer son adversaire. On entend dans la coulisse les cris de *Vive la République*. Des soldats entrent pêle-mêles et sans ordre; Valdor embrasse Frissonnet et le deuxième acte commence.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALDOR, FRISSONNET, LA MONTAGNE,
plusieurs soldats et paysannes.

VALDOR.

A nous la victoire, mes camarades! nous sommes arrivés bien à propos pour empêcher des scélérats d'arbo-

rer sur cet arbre l'étendard de la tyrannie. (*à Frissonnet*)
embrasse-moi, mon digne ami je suis content de toi, tu
t'es conduit en brave soldat; tu vois bien qu'il n'y a que
le premier pas qui coûte.

FRISSONNET.

C'est vrai, me v'la en train; ça a été, j'espere savez
vous bien que vos vilains pandours m'ont d'abord fait peur,
mais c'est égal à présent que je suis lâché, je crois qu'il
y en aurait là un cent que je ne reculerois pas.

VALDOR.

Je savois bien que ta frayeur ne seroit pas de longue
durée, le courage est une vertu attachée à la nation fran-
çaise, et tel croit manquer de valeur, qu'il ne manque
souvent que d'occasion de la faire paroître.

FRISSONNET.

Je n'aurois jamais cru ça de moi, quoique ça le premier
coup de feu que nous avons essuyé, là bas au bord de la
forêt, je ne savais d'où ça venoit, ça me paroissoit drôle,
je n'étois pas de ces plus contens; je me disois être tué
et sans savoir par qui? C'est en devant mais par bonheur
ces MM. les autrichiens ont encore eu plus de peur que
moi: ils ont sorti de la forêt pour se sauver à toutes jam-
bes, et je ne les ai vus que par derrière.

VALDOR.

C'est toujours ainsi que les traîtres se montrent.

FRISSONNET.

Ce qu'il y avoit de plus drôle, c'est que ceux que nous
avons rencontré auprès de l'avant poste du camp, en
nous appercevant ont cru voir le diable, trois coups de
canon, paf, paf, paf!... Et les voila qui prennent la même
route que les autres. De les voir s'enfuir comme ça avec
leurs habits rouges, ça faisoit un drôle d'effet.

Air: *chacun avec moi l'avouera,*

Nous les appercevons de loin,

Nous nous mettons à leur poursuites

LA GAMELLE.

Ces Messieurs avoient pris le soin ,
 De s'emparer de nos limites. (bis.)
 De l'Empereur , c'est nous dit-on , (bis.)
 Un corps de nouvelles milices ;
 Ils s'en alloient tous à reculons ,
 Moi j'y vous réponds , (bis.)
 Qu'est un régiment d'écrevisses. (bis.)

V A L D O R.

Nous les avons battus , c'étoit leur sort.

F R I S S O N E T.

Ce qui me fâche , c'est que ces malheureux Autrichiens
 ont causé bien des ravages dans ce canton , vois leur ou-
 vrage ? .. mais tiens , tiens , regarde ce bon vieillard
 qui marche avec peine de ce côté ?

V A L D O R.

Allons-au devant de lui ; porter la mort aux tyrans , dé-
 fendre l'innocence , secourir la vieillesse , voila les devoirs
 d'un homme libre.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS , AMBROISE.

Quelques soldats qui le soutiennent.

(on approche un banc sur lequel s'assied Ambroise.)

A M B R O I S E.

Mes amis , c'est en vain que vous voulez secourir un
 malheureux qui ne cherche que la mort. Voyez cette mai-
 son en proie aux flâmes ? C'étoit le seul azile qui me res-
 toit , et que nos cruels ennemis viennent de ravager
 c'est peu pour eux d'avoir incendié ma maison , ils m'ont
 encore ravi le seul espoir de ma vieillesse : ma fille est
 tombée entre leurs mains ; ma chere Rose vient de m'être
 ravie par ces monstres je descendrai donc au tombeau

sans la presser contre mon sein ?

VALDOR.

Quoi, ta fille te seroit enlevée ? Courons après les ravisseurs.

AMBROISE.

C'est peine inutile, elle est déjà dans leur camp. Je n'ai plus qu'à mourir; ce qui peut seul adoucir mes maux, c'est d'expirer entre vos bras, et que ma patrie puisse recevoir ici mon dernier soupir.

LA MONTAGNE.

Mon vieil ami, ne te désespère pas; tous ces environs sont défendus par nos troupes, elles protégeront l'innocence; peut-être ta fille n'est-elle pas au pouvoir de l'ennemi. Les cruels qui te l'ont enlevée, n'ont pu la conduire dans leur camp, sans passer devant quelque poste Français, elle peut être échappée de leurs mains. Prends courage. Si ta fille est sous la garde de nos armées, je te réponds d'elle, ici, soldats, généraux, tout est Républicain. Si la vertu peut craindre des suppôts de la tyrannie, l'innocence est en sûreté avec des Français.

AMBROISE.

Tes paroles font luire en mon cœur un rayon d'espérance. Oui, le Ciel est juste: il ne permettra pas qu'un vieillard, accablé d'infirmités soit privé, par un coup affreux, du soutien et de la consolation de ses jours. (aux soldats.) Mes amis, je n'espère qu'en vous, si vous pouvez la rendre aux vœux d'un père infortuné. Le vieil Ambroise ne mettra point de terme à sa reconnaissance.

VALDOR.

Compte sur notre zèle. (aux soldats.) Mes camarades, visitez promptement les avant-postes, informez-vous du sort de cette jeune Républicaine, et si vous avez de bonnes nouvelles, revenez promptement, rendre le bonheur

et la tranquillité à ce brave homme.

F R I S O N N E T.

Je m'en vais avec eux, moi. (*ils sortent.*)

S C E N E I I I.

VALDOR, LA MONTAGNE, AMBROISE,
PLUSIEURS PAYSANS.

A M B R O I S E.

Mes bons amis, quel obligation je vous aurai!...

V A L D O R.

Aucune. Nous remplissons notre devoir. Tu es de ce Canton ?

A M B R O I S E.

Cette petite maison, dont vous voyez les débris encore fumans, étoit la mienne. Ma chère Rose, hélas ! m'y rendit les plus tendres soins. Je comptois finir mes jours auprès d'elle, mais le sort de la guerre vient de m'enlever à la fois ma fille et ma propriété.

V A L D O R.

Tu reverras, j'espère cette fille chérie, et quand à ta propriété elle te sera rendue. Quel étoit ton état ?

A M B R O I S E.

Laboureur depuis mon enfance ; et maintenant inutile à la société, par l'excès des maux dont je suis accablé.

V A L D O R.

Homme respectable ! Quand les mains ont travaillé si long-tems à soutenir l'existence de tes compatriotes, ne dois-tu pas tout attendre de leur reconnaissance ?

Air : Vous qui d'amoureuse aventure,

On doit se sentir l'ame émue,
Au nom sacré de laboureur,

COMÉDIE.

29

On doit honorer l'acharne,
Et chérir le cultivateur.

Citoyens !

Citoyens.

D'un *Roi*, dans le siècle où nous sommes,
Le nom, le seul nom, d'horreur doit nous faire frémir.

« Voyez la différence qu'il y a d'un despote, à cet
homme respectable ?

(*Suite du couplets.*)

L'un fait verser le sang des hommes,
L'autre travaille à les nourrir.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, FRISSONET,

ramenant d'autres soldats.

FRISSONET.

Allons ça va, ça va. En voilà deux que je ramène, et
qui ne sont pas morts, et j'ai de bonnes nouvelles à
apprendre au papa.

AMBROISE.

Ma fille m'en seroit rendue ?

FRISSONET.

Oh qu'oui ; je ne l'ai pas vue, mais c'est égal, je sais
qu'elle n'est pas loin d'ici. Oh mortgué sans le courage de
nos soldats, elle seroit peut-être à présent la femme d'un
pandour. Car elle étoit déjà à plus de deux cents pas de
la frontière, lorsqu'un officier de notre armée (*bas à Valdor*)
Sainville, (*Haut*) l'aperçut, il vole à sa poursuite et
l'arrache des mains de ces messieurs à grandes moustaches,
la fit conduire au quartier jusqu'après le combat,
ou j'ai si bien travaillé, les troupes reviennent au camp,

et sans doute, Rosé avec elles.

A M B R O I S E.

Ah si cela pouvoit être, tous mes maux seroient finis.

L A M O N T A G N E.

Tu vois que nos pressentimens étoient vrais.

F R I S S O N E T.

Je suis content, moi ? ça me fesoit de la peine de lui voir du chagrin.

SCENE V.

On entend dans la coulisse les cris de : *(Vive la République ! l'armée rentre sur l'air: Nous ne reconnoissons en détestant les Rois. Chaque peloton tient deux prisonniers. Dans le centre un représentant du Peuple tenant l'épée d'un officier autrichien. Des soldats en plus grand nombre possible terminent la marche, qui est précédée de deux pièces de canon; la troupe fait le tour du théâtre, et se range devant l'arbre de la liberté. Tous les acteurs gagnent l'avant scène.*

Le Général et le représentant du Peuple occupent le milieu. L'on fait approcher l'officier autrichien deux sentinelles sont près de lui. Les autres prisonniers sont distribués dans les pelotons.)

LE REPRÉSENTANT DU PEUPLE

(à l'autrichien.)

Eh bien ! Tu vois ce que peuvent des Français ; ils ont fait fuir tes troupes quoiqu'en plus grand nombre. Si jamais tu retournes vers ton maître, dis-lui ce que tu as vu dans notre camp, dis-lui que le courage que nous mettons à défendre notre liberté, nous rend invincibles, et que les efforts de la tyrannie seront impuissans.

COMÉDIE.
LA MONTAGNE.

31

Oui sans doute, mais sais-tu qui t'a fait prisonnier ? Un législateur. Tu vois qu'ils sont aussi redoutables aux tyrans dans nos armées qu'à la tribune.

Air : de la croisée

Un député Republicain,
Dicte des loix à sa patrie,
Puis avec nous le fer en main,
Vient combattre la tyrannie :
Au sénat, s'il est éloquent,
Ici la gloire l'accompagne ;
Pour t'ancantir, il descend
Du haut de la montagne. (bis.)

(*Ambroise appercevant sa fille qu'un autrichien entraîne sur le haut d'une colline, Sainville le poursuit, tire un coup de pistolet à l'autrichien et amène sur le devant de la scène, Rose*).

AMBROISE.

Ma fille ?

SCENE IV.

SAINVILLE, (*à Ambroise.*)

Plus de chagrin, respectable vieillard, je remet ta fille dans tes bras.

AMBROISE.

Ma chere Rose !

ROSE.

Voilà mon libérateur.

AMBROISE.

Brave jeune homme ! comment t'exprimer ma reconnaissance ?

SAINVILLE.

Ta fille est vengée ; ma récompense est dans mon cœur.

LA GAMELLE,

L'OFFICIER général.

Mais par quel hazard, après avoir été sauvée des mains de ces barbares, s'est-elle trouvée exposée à ce nouveau danger?

SAINVILLE.

Je connoissois sa famille; je fus au quartier général la chercher, dans le dessein de la conduire à son père, qui gémissoit sur le destin de cette fille infortunée, lorsque quatre soldats autrichiens, cachés dans les débris des embrasemens, fondent avec impétuosité sur moi; m'arrachent des mains cette malheureuse victime. Je fais couler le sang de deux d'entr'eux, mais le cruel ravisseur de Rose, fuyoit avec sa proie, ce n'est que sur le hant de cette montagne, que j'ai pu le rejoindre. L'être suprême a dirigé mon bras et je lui rends grâce: j'ai dans cette journée secouru l'innocence, terrassé nos ennemis et prouvé, que la légèreté du français n'ôte rien à sa valeur et que l'humanité, le courage et l'amour sont les vertus d'un Républicain.

AMBROISE.

Je te dois beaucoup.

SAINVILLE.

Si tu crois me devoir il est un moyen de t'acquitter avec moi: j'adore ta fille, j'ai de la fortune; je demande à la partager avec toi; prends-moi pour ton fils; jamais pere ne sera plus tendrement aimé. (à Rose.) Et vous charmante Rose, vous qui ce matin avez douté de Sainville, vous aviez mal connu son cœur. La passion la plus pure a guidé toutes mes démarches; il ne tient qu'à vous de me rendre heureux: si cependant, un mortel plus fortuné que moi a reçu votre foi, je renonce à mes prétentions, mais si l'amour n'a point encore parlé à votre cœur ne dédaignez point mes offres, la moitié de mon bien vous est assurée. Si j'échape aux dangers de la guerre, je passerai ma vie près de vous; après avoir combattu pour la liberté, je servirai l'amour et la nature.

Air : *sommes amans.*

Au champ de Mars, quand votre époux
 Aura gagné quelque victoire,
 Pour lui, combien il sera doux
 De revenir couvert de gloire.
 En cherchant de nouveaux succès,
 Un jour, si je perdois la vie,
 J'emporterois tous les regrets
 De ma femme et de ma patrie. (bis.)

LE REPRÉSENTANT.

Quoi, ma fille ! sans biens...

SAINVILLE.

Elle a des vertus ; c'est la dot d'une républicaine.

LE REPRÉSENTANT.

Ton trait est sublime et mérite récompense, je me joins à toi pour appuyer ta demande.

(à Ambroise,)

Son cœur t'est connu, et nous répondons tous de ses mœurs.

(à Rose)

Refuserez-vous de partager le sort et la gloire d'un défenseur de notre Patrie.

SAINVILLE.

Vous rougissez... j'ai donc lieu d'espérer.

AMBROISE.

Cette proposition généreuse a droit de m'intéresser, mais c'est à ma fille à prononcer.

ROSE.

Mon père, je suivrai en tout vos volontés.

AMBROISE.

En ce cas, qu'il soit donc ton époux.

LA MONTAGNE.

Bon, tant mieux ; dans vingt-quatre heures, une nœce et un combat : c'est ce qui s'appelle une journée de bonheur.

Tiens ! comme il dit ça , lui ? Y me semble pourtant que lorsqu'on est au combat , on n'est pas à la nôce.

L'OFFICIER FRANÇOIS , à Sainville.

Je suis content de toi ; cette journée ne te vaudra pas des éloges , tu n'as fait que ton devoir , mais celui qui le remplit avec autant d'activité et de zèle , mérite la récompense. Une place de Capitaine est vacante et je donne ma voix pour que Sainville l'obtienne.

V A L D O R.

Nous le voulons tous.

LE REPRÉSENTANT.

Tu vois que le courage et la vertu sont toujours distingués. (*A l'officier autrichien.*) Toi , chez qui les places ne sont données qu'à l'orgueil , que ceci te serve de leçon ; c'est dans notre pays seul que l'homme mérite d'en porter le nom.

S A I N V I L L E.

Mes camarades , vous êtes assez généreux pour accorder à moi seul le prix des travaux que vous avez tous partagés ; recevez pour gage de ma reconnaissance le serment que je fais d'être toujours digne de vous , de chérir éternellement la liberté , l'égalité , la République , et de mourir à mon poste , en défendant les intérêts de ma patrie.

L'OFFICIER.

Nous recevons ton serment et nous le faisons de même.

Meurent les tyrans , vive la liberté.

T O U S.

Meurent les tyrans , vive la liberté.

LE REPRÉSENTANT.

Habitans de cette commune , qui avez perdu vos propriétés , j'engage ici ma parole qu'elles seront rétablies , et que nous ne quitterons point ce pays , que vous n'y soyez en sûreté.

S A I N V I L L E.

Moi , je ferai rebâtir à mes frais l'habitation de mon pere ;

la patrie a d'assez fortes dettes à acquitter.

FRISSONET, (*donnant un assignat de 50 liv.*)

Et moi, voilà pour 50 liv. de petits assignats que je mets dans tes mains pour payer les maçons.

LE REPRÉSENTANT.

Je te sais gré de ce don. (*A l'officier autrichien.*) Toi, que l'erreur ou la soif du sang a porté à nous combattre, vois la fraternité régner dans nos camps; vois les généraux et les soldats se prodiguer les doux noms de frères; la prospérité des bons fait le supplice des méchans; et c'est la punition que je te reservois.

Soldats, que cet officier soit conduit avec les autres prisonniers dans la même tente; forçons les tyrans mêmes à suivre les loix de l'Egalité.

(*On les emmene.*)

Et nous, terminons cette journée, en célébrant les nêces de Rose et de Sainville.

VAUDEVILLE.

Air, du Vaudeville de *au retour*.

V A L D O R.

Tous les suppôts du despotisme
Se réunissent contre nous;
Ces fiers soutiens du royalisme
Tous les jours tombent sous nos coups.
Vaincre ou mourir, c'est la devise
Que nous portons dans notre cœur,
Et le François, avec franchise,
Soutient l'amour et la valeur. (bis).

S A I N V I L L E.

Guidé par la valeur guerrière,
En arrivant j'avois promis
De ne penser sur la frontière
Qu'à terrasser nos ennemis.
Joli minois vient et m'engage,
Je le déclare mon vainqueur,
Et dès-lors mon cœur se partage
Entre l'amour et la valeur. (bis).

LA G A M E L L E ,

R O S E .

Sans lui , je devenois victime
 De nos féroces ennemis.
 Il gagna d'abord mon estime ,
 Comme vengeur de son pays.
 Sans rombir se laisser surprendre ,
 Comment ne pas donner son coeur
 A celui , qui pour nous défendre
 Unit l'amour à la valeur. (bis)

L A M O N T A G N E .

Moi vieux soldat de la Patrie ,
 Lorsque j'étois dans mon printemps ,
 J'en comptois à ma douce amie.....
 Enfin chaque chose a son tems.
 Aussi , je dis avec franchise ,
 Que je n'ai plus la même ardeur ;
 Maintenant , telle est ma devise :
 P E U D' A M O U R , B E A U C O U P D E V A L E U R , (bis) .

F R I S S O N E T .

Quand j'irai r'voir ma citoyenne ,
 Qu'est à Paris chez son papa ,
 Je lui défilerai mon antienne ,
 Nous verrons comm' ça s'arrang'ra.
 Si j'suis guerrier pendant la guerre ,
 Après m'faut un tems de douceur :
 Je recevrai d'ma couturière
 Le prix d'amour et de valeur.

A M B R O I S E , *au public* .

Certain qu'on doit toucher votre ame ,
 En célébrant la liberté ;
 L'auteur , sur ses défauts réclame
 Les droits de la Fraternité :
 De l'indulgence pour un frere.....

V A L D O R .

Et pourquoi donc cette frayeur ?
 Aux François on est sûr de plaire ,
 En chantant amour et valeur.

F I N .

